

Du silence au monde dans *À l'évidence, vous ne me répondrez pas...* de Camet

Sylvie

From silence to the world in *À l'évidence, vous ne me répondrez pas...* by

Camet Sylvie

Labed Fatima Zohra

Centre universitaire Abedlhafid Boussouf Mila (Algérie),

labed.fatimazohra@centre-univ-mila.dz

Received : 25/05/2024

Accepted : 27/10/2024

Published : 31/12/2024

Résumé :

En 2002, aux Éditions L'Harmattan, Sylvie Camet publie *À l'évidence, vous ne me répondrez pas...* Tour à tour professeure de littérature comparée à l'Université de Lorraine, chercheuse et écrivaine, elle choisit d'inscrire son premier roman dans le genre épistolaire. À ce titre et par ce qu'il contient des lettres et qu'il est fondé sur l'absence de réponse du destinataire, nous proposons de mettre en question le fonctionnement du silence, son rôle dans le tissage communicationnel et narratif du roman. Dans ce contexte, nous postulons que le silence est un phénomène constitutif du sens, provocateur de la parole et qu'il traduit la volonté de l'auteure de franchir les frontières, d'excéder les limites du roman et d'aller au-delà du rapport destinataire/destinataire.

Mots-clés : Monodie ; silence ; parole ; dichotomie "je/vous" ; "articulation je/nous".

Abstract:

In 2002, at Éditions L'Harmattan, Sylvie Camet published *À l'évidence, vous ne me répondrez pas...* Alternately, professor of comparative literature at Lorraine University, researcher and writer, she chose to write her first novel in the epistolary genre. As such, and because it contains letters and is based on the absence of a reply from the addressee, we propose to question the workings of silence, and its role in the novel's communicative and narrative weave. In this context, we postulate that silence is a phenomenon constitutive of meaning, provocative of speech, and that it expresses the author's desire to cross boundaries, to exceed the limits of the novel, and to go beyond the relationship between sender and addressee.

Keywords: Monody; silence; speech; "I/you" dichotomy; "I/we" articulation.

1. Introduction:

Au premier abord, consacrer un article au roman épistolaire contemporain peut

sembler étrange, voire paradoxal, du fait que ce genre a pratiquement disparu après avoir connu son apogée à la fin du siècle des

Lumières. Bien qu'ils ne soient pas nombreux, il existe cependant des romans épistolaires publiés dans les années 2000 (Katherine Pancol (2002), *Un homme à distance* ; Daniel Glattauer(2006), *Quand souffle le vent du nord* ; Mary Matthews(2015) *Écris-moi* ; ...). De cette maigre production, nous avons retenu le roman épistolaire de Sylvie Camet, *À l'évidence, vous ne me répondrez pas...* Peu connu et de ce fait moins étudié, ce roman nous permet de constater que l'épistolaire revient, non comme une continuation imitative (même si la dernière phrase du texte est un emprunt explicite aux *Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos), mais comme un genre en quête d'une nouvelle position qui se construit et qui se défend.

Parmi les nombreuses formes de la narration à la première personne, Sylvie Camet choisit d'exprimer son être sous forme de lettres. À l'évidence, vous ne me répondrez pas... est un roman entièrement épistolaire. En effet, ce roman a ceci d'original qu'il annonce dès le titre l'absence très probable de la réponse du destinataire. Malgré cette disparité, l'auteure compose des lettres et s'en tient à un monologue dans lequel elle choisit de s'enfermer elle-même. Sous le prétexte d'écrire à un inconnu, elle indique d'emblée : « À l'évidence, vous ne me répondrez pas. Je vais écrire une lettre à un destinataire fantomatique. » (Camet, 2002 : 9). Il est vrai que ce qui caractérise l'épistolaire est d'entrer en communication, en échange avec l'autre, l'on pourrait craindre que ce rapport soit ici brisé. Cependant, cette correspondance ne cesse d'exister, même s'il n'y a pas de réponse

formulée. Dans ce type de situation, le silence de l'autre est-il un phénomène constitutif ou destructif de la parole ? Écrire à un muet est-il un moyen d'éloignement ou de rapprochement ? S'adresser à un inconnu s'apparente-t-il à une quête de l'autre ou à une édification de soi ? Se parler à soi-même est-il un signe d'existence ou de résistance ?

C'est armée de cet ensemble de questions que l'auteure s'engage dans cette correspondance à voix unique :

« [...] vous avez avoué ne pas comprendre pourquoi je vous écrivais alors que j'avais si fréquemment l'occasion de vous tenir en chair et en os. [...] En effet, pourquoi, pourquoi donc vous écrire, [...] ? Qu'est-ce qui me détermine à revenir chaque soir à ce contraignant exercice ? Que dit-on à une feuille de papier qu'on ne saurait dire à un interlocuteur direct ? Je vais tâcher de m'en expliquer. » (Camet, 2002 :15)

Ces questions ne sont pas nues, ce sont des questions qui cherchent une réponse dans le moi qui écrit, dans l'autre qui reçoit ou dans les lettres qui les unissent, un ensemble formant ainsi le trépied de base de l'écriture épistolaire.

2. "Je" écrivant vs "vous" muet :

À l'évidence, vous ne me répondrez pas... se distingue nettement du roman épistolaire polyphonique ou de celui axé sur un duo. Comme son titre l'indique, il s'agit d'une monodie, un monologue épistolaire qui semble s'alimenter tout seul

Selon Jean Rousset, le monologue épistolaire est « la forme première du roman par lettres » (Rousset, 1962 : 77). Ici l'un des

partenaires est privé de la parole, « on obtiendra une opposition je parlant/tu muet, mais continuellement interpellé [...] ; que l'on supprime enfin la présence de l'interlocuteur, ce sera le pur soliloque de l'hypocondre qui ne parle que pour soi, mais devant un public imaginaire [...]. » (Ibidem : 21)

La monodie, terme que nous devons à Jean Rousset, a été explicitée essentiellement par Marie-Claire Grassi, dans Lire l'épistolaire (1998). Elle est définie comme « l'écho d'une seule voix, en une ou plusieurs lettres. » (Grassi, 1998 :139). Le théoricien élargit les perspectives de la littérature épistolaire en la plaçant dans un contexte sociologique et stylistique. L'examen stylistique inscrit la littérature épistolaire dans le cadre des « œuvres narratives écrites à visée esthétique » (Ibidem : 5). Entendue si souvent comme un geste de communication visant à établir le contact avec l'autre, l'écriture épistolaire est inséparable du lien social qu'elle institue et elle acquiert ainsi le statut d'« une écriture socialement permise et rituellement définie » (Ibidem).

Sans réponse en retour, l'écriture de notre roman, *À l'évidence, vous ne me répondrez pas...*, craignant d'être menacée d'asphyxie, accepte le jeu d'une correspondance monophonique, dans laquelle l'auteure vouvoie le destinataire et lui attribue un rôle muet. En contrepartie de ce "vous" muet, elle assure une place exclusive au " je" écrivant, ce dernier partant paradoxalement et inlassablement à la quête d'un récepteur pour ses lettres : « Je vous envoie donc cette lettre comme on envoie une bouteille à la mer, dans l'espoir insensé qu'elle

rencontrera quelqu'un quelque part » (Camet, 2002 :10).

Au fil des pages, l'auteure nous fait partager l'identité de son destinataire, sa fonction, ses traits physiques et intellectuels. Un petit Français du Sud-Ouest dont le nom se termine par « eac », fonctionnaire au sein d'un ministère, dégingolé à P... , ayant une chevelure plate, ordonnée et un sourire néanmoins engageant. Jugé moins lettré, voire ignorant ou inexpert, l'auteure transforme d'abord cet homme en disciple et joue dans l'immédiat le rôle de l'enseignant et du pédagogue : « Vous êtes à bonne école, et je vous encourage. P.S. Conservez mes lettres, elles contribueront pleinement à votre maturation » (Camet, 2002 :17). En effet, Grassi distingue cinq types de lettres dans la littérature épistolaire, parmi lesquels la lettre didactique qui établit ainsi une relation entre « inférieur et supérieur, maître et élève » (Grassi, 1998 :117). Cette lettre à visée didactique est présentée par Marie-Claire Grassi comme un genre littéraire à part entière, qui s'est répandu au XVIIIe siècle, et dont le maître est Lord Chesterfield, qui, à travers une correspondance suivie (1750-1752), donne à son fils des leçons de flatterie et d'honnêteté. La dimension didactique est fort présente dans ce roman de Camet, étant donné que les réflexions morales et politiques que nous allons mettre en lumière dans le point suivant sont aussi des leçons d'engagement et de solidarité.

« J'aspire à une grande leçon de relativité. Qu'est-ce que sera cette lettre pour moi dans un an, dans dix ans ? », avoue l'épistolière (Camet, 2002 :103).

En effet, sa mission d'éducatrice ou de formatrice ne s'arrête pas là, elle va plus loin. En se laissant inspirer par sa propre expérience, elle décrit à son destinataire et avec grand soin l'espèce particulière de l'enseignant et se présente comme un "je" mi-fictif, mi-réel qui transgresse la frontière entre l'imaginaire et la réalité :

« Sachez du moins brièvement que l'enseignant est un damné du pouvoir. [...] donc par vocation un sadique qui s'accroche à [...] produire de l'incapable. Son avidité le porte à délaissier peu à peu la simple dissertation, il lui faut des mémoires, mieux encore, de bonnes thèses bien épaisses [...] » (Camet, 2002 :75-76)

Elle lui écrit pour l'instruire, l'éprouver et l'encourager, mais aussi pour le déprécier, pour se moquer de lui : « Je déclare que je vous méprise pour votre imperfection » (Camet, 2002 :18). Il ne réagit pas, il reste coi, du moins en apparence. L'épistolière réduit son destinataire au silence, non pas pour minimiser la distance, mais pour le tenir à distance. Toutefois, si elle le conserve comme enjeu essentiel de ses lettres, ce n'est pas non plus pour s'excuser ou pour effacer l'effet négatif que cette parole froide et blessante a dû produire sur lui, mais pour lui « confirmer par écrit (son) bannissement. » (Ibidem : 56). S'il devait être véritablement répudié, c'est le système littéraire complet qui s'effondrerait. Il faut donc à la locutrice inventer et réinventer des postures différentes pour maintenir l'écriture.

La parole est ici monopolisée, alors qu'elle devrait établir du lien, elle tourne, selon Jean Rousset, « au solipsisme et fait retour sur celle qui l'émet ; elle conduit, en dépit de sa destination, à l'introspection narcissique, en

quoi elle obéit à l'un des besoins de la première personne. La lettre passionnée se transforme ainsi en un soliloque sur la passion, sur l'être souffrant sa passion. » (Rousset, 1973 : 21-22). Solipsiste et narcissique, l'épistolière va jusqu'à faire habiter son destinataire dans son esprit et en fait la bobine de ses réminiscences et le support de ses pensées et de ses sentiments :

« Je vous sens en moi et autour de moi, et je ne sais plus ce qu'est la distance, la séparation, puisque mon esprit vous a forgé là, tout près, à portée de la main, et je vous confie mes souvenirs, mes espérances, mes petites pensées sauvages, mes doutes fugaces et transitoires, et vous êtes moi, consubstantiellement, lové en moi [...] » (Camet, 2002 :105)

Par là nous entendons que l'épistolière sépare l'esprit du corps et se limite uniquement à la proximité spirituelle et néglige le sensible. Il s'agit pour elle de créer une proximité fictive dans la distance réelle, elle projette ses réflexivités, ses présentations internes sur un objet externe selon le modèle de l'hallucination, ce qui ne lui donne plus alors que la possibilité d'être confrontée à ses propres propos : « [...] des fragments de mes lettres m'assaillent brutalement, de jour, de nuit, comme autant de trépidations de la mauvaise conscience. Cette blessure narcissique que je vous inflige, de fait, je ne me la pardonne pas » (Camet, 2002 :74).

Bien que mettant intentionnellement le destinataire à l'écart, lui imposant un certain mutisme, l'épistolière se trouve face à un conflit interne, qui se manifeste tantôt par un langage tyrannique qui bloque toute

communication et tout échange, tantôt par une conscience critique qui lui reproche le désenchantement que ses lettres confèrent au destinataire.

Intransigeante, elle dévoile dès sa première lettre la principale raison qui empêche son destinataire de lui répondre : « De toute façon, vous ne me répondrez pas parce que vous ne connaissez pas l'orthographe. Vous aurez honte de votre manque d'instruction, et vous vous taisez » (Camet, 2002 : 9). Cette écriture monodique, nous pouvons d'abord la concevoir comme un acte d'accusation et de provocation, même si son projet initial est de former son destinataire et de corriger ses erreurs.

Craignant alors de commettre cette erreur qui lui serait fatale, le destinataire recourt au téléphone et au face à face. De telles échappatoires ne lui sont permises qu'un temps, vite elles seront interdites, la lettre sera considérée comme l'ultime salut : « J'ai interdit le téléphone, condamné ma porte, seule ma boîte n'est l'objet d'aucun contrôle » (Camet, 2002 : 81).

Paresseux, indifférent, il s'éclipse devant cette interdiction, il oppose le silence à ses missives, silence d'une autre qualité, ruineux et brumeux. Privée par sa propre faute de tout contact, l'épistolière souffre, l'absence désormais radicale l'oblige à avouer qu'en dédaignant de lui téléphoner, son silence « la déchire et la broie ». « La précédente feuille, je l'ai déchirée. Le sel de mes larmes en avait dissous l'encre » (Camet, 2002 : 85-86).

Crispée dans l'attente, elle a soudain peur de perdre son lecteur, l'objet de son écriture, voire de son existence, elle écrit par, pour et contre lui. « [...] qu'une simple lettre puisse

préoccuper une existence, [...] cette lettre qui m'habite, qui règne en despote sur mon esprit labile [...] » (Camet, 2002 : 103-104) : voilà autant de constats qui la surprennent et semblent déjouer sa stratégie initiale. Écrire est également pour elle une passion, voire une thérapie : « J'aime écrire. J'aime à vous écrire. [...] Par vous je me sens lue, dépouillée de mes oripeaux superficiels, j'entre dans la vérité de mes contradictions, [...] » (Ibidem : 67)

À cet égard, nous pouvons dire que cette correspondance, même si elle s'entend comme monophonique, est le lieu d'expression du "je" épistolier, elle soulage ses maux et lui permet de se libérer, puisqu'elle donne l'illusion d'une communication face à face avec l'autre. Il convient de citer ici Amélie Schweiger, auteure de l'ouvrage intitulé *De Flaubert à Sand – Le XIXe siècle à la lettre* : « L'écriture épistolaire permet l'avènement de « ces phrases » [...] qui viennent comme apaiser – soulager – la tension provoquée par le silence [...] alors que la Correspondance est bien davantage parole en présence » (Schweiger, 1986 : 124).

La souffrance atteint son apogée et les mots lui échappent, la lettre LI ne contient qu'un seul mot, Revenez. Un appel au secours sans réponse, elle accepte l'humiliation et l'indifférence, elle résiste à l'abaissement et à la flétrissure : « Je vous hais, en tant que vous avez causé ma ruine. J'ai décidé de résister » (Camet, 2002 : 88).

Le destinataire ne lui écrit pas, cependant l'on devine qu'il reçoit bel et bien les messages. L'auteure change de ton, d'allure, et fonde son enthousiasme sur le désir de la chair. La venue d'une amie appelée V.,

éloigne l'épistolière de ses activités intellectuelles et fait naître une atmosphère intime et sensuelle : « Depuis qu'elle est venue, [...], je me laisse glisser dans l'instant, offerte à la surprise et à l'accidentel, je ne lis presque plus, je ne travaille presque plus [...] » (Camet, 2002 : 145). Il est probable qu'elle ait recours à une ruse bien connue, celle qui consiste à attirer en repoussant, en commençant à provoquer la jalousie pour aguiser l'intérêt.

Cette proximité l'a changée, elle ne supportera plus l'absence de V. et supplie son destinataire de venir combler le manque : « V. va s'absenter deux jours, je vous en prie, venez. [...] Je vous veux, avec rage et fureur, je vous veux. » (Camet, 2002 : 147).

Il convient de noter ici que l'épistolière commence à révéler l'intimité du corps au même titre que celle de l'esprit. Ses rapports avec V. ont été partagés avec son correspondant, perdant ainsi leur caractère secret. Cette révélation met l'auteure devant une vérité extérieure et une pression interne. En effet, cette pression est née de la tension entre le désir du corps et celui de la création. En assimilant cette tension entre la chair et l'esprit, l'auteure déploie une nouvelle stratégie pour continuer sa correspondance : « J'ai eu tort de négliger le corps. Vous me comprendriez mieux, nue devant vous. Ce langage supporte toutes les ignorances » (Camet, 2002 : 126).

L'écriture est devenue un pacte érotique, la lettre est transformée en un instrument de plaisir, les mots sont caressés et font une terrible liaison : « Je voudrais prendre vos mains, les conjuguer aux miennes, faire passer comme une onde la ferveur qui

m'habite, et dérober en silence la fermeté soyeuse de votre présence au monde [...] » (Camet, 2002 : 153). À cet effet, l'épistolière se sert du langage amoureux qui s'affirme comme force contre les forces et les obstacles du langage tyrannique.

Somme toute, la dichotomie entre "je" écrivant et "vous" muet se présente comme une problématique ambivalente. Elle est à la fois indicative du degré de distance et de dialogue possible, mais elle se présente aussi comme génératrice d'une parole qui naît du silence. Le silence est ici un phénomène constitutif du sens « car le silence ne parle pas, il signifie autant que la parole » (Orlandi, Eni Pulcinelli, 1996 : 102). Dans l'acte de communication, même si l'autre ne parle pas, le lien dialogique se produit. Dans *À l'évidence, vous ne me répondrez pas...* le silence constitue aussi un acte de résistance, il offre au destinataire la possibilité de faire face au mépris et aux provocations que lui inflige l'épistolière. Devant son silence, l'épistolière résiste également par l'acte de s'écrire qui laisse apparaître une création et donne existence au soi et aux autres.

3. De l'opposition "je/vous" à l'articulation "je/nous" :

Partie de son être intime, l'auteure confronte son "moi" à "l'autre", oppose le "nous" au "vous", et conduit son esprit vers la compréhension : « Voilà la conclusion à laquelle je devais arriver, que vous me comprenez, que vous me comprendrez, en dépit des vocabulaires, des déclinaisons, des flexions... que nous nous comprenons, et nous nous comprendrons, par-delà les barbelés et les palissades » (Camet, 2002 : 138).

Dès lors, chaque lettre à son destinataire sera chargée d'affection, de douceur et permettra ainsi la réunion des deux corps : « [...] je maudis l'éloignement auquel je vous ai moi-même contraint. Je ferme les yeux, je prends vos mains par-dessus la table, c'est mon tour, et j'y glisse un baiser ivre » (Camet, 2002 : 155).

En effet, cette union dépasse vite le cercle du couple pour rejoindre celui de la communauté. L'épistolière révise ses conceptions toutes faites d'orgueil et de solipsisme et se donne pour mission de s'opposer aux gestes de la politique d'aujourd'hui, de faire entendre une voix rebelle : « Nous devons en finir avec le temps des exclusions, des bannissements [...]. Constituer un front d'opposition immédiat, afin d'être crédible [...]. C'est le seul moyen de susciter ne serait-ce que l'ombre d'une polémique » (Camet, 2002 :163).

Ce contre-discours a eu le mérite de régénérer les deux esprits et stimuler une réponse de la part du destinataire. Ce dernier répond enfin, il n'écrit pas une lettre, mais rédige une plaquette où il exprime sa solidarité à l'égard des militants, réponse qui donne entière satisfaction à l'épistolière : « Là, vous accomplissez un vrai travail ». Elle ajoute que ce travail la « satisfait sans réserve » (Camet, 2002 :162), néanmoins les lecteurs n'en prendront pas connaissance, poussant jusqu'au bout l'idée d'un autre fantomatique.

Il nous paraît tout à fait judicieux de parler ici d'acte ou d'action plutôt que de rédaction. La réponse aux lettres reçues ne doit pas forcément être une autre lettre. Bien entendu, l'épistolière n'espère pas de

réponse écrite, puisque, à l'évidence, il ne lui répondra pas, mais elle vit dans l'espoir d'un geste qui provoquerait une réflexion ou solliciterait de la compréhension. Ce qui donne à cette correspondance une dimension actionnelle après avoir été didactique.

En effet, l'engagement politique a conduit le destinataire en prison, tous les deux se trouvent de nouveau devant la nécessité de combattre, leur relative solitude face à l'adversaire les oblige à des formes de solidarité : « [...] sur ce sujet, nous rencontrerons une résistance sans égale, la démocratie a entrepris une telle opération de sape que personne ou presque n'en a réchappé » (Camet, 2002 :163). La claustration du destinataire a été l'occasion pour l'épistolière de se réconcilier avec lui et avec soi-même. « Vous êtes mon œuvre, [...] j'ai fabriqué un homme aux traits accentués, [...]. Je suis votre œuvre. Vous m'avez fabriquée épistolière », conclut-elle (Camet, 2002 :186).

Il est vrai qu'au départ, cette correspondance a été engagée dans une visée très précise, à savoir l'instruction du destinataire, ou peut-être sa réforme. Maintenant qu'il cède au caprice du sentiment, l'épistolière commence à lui inculquer des principes socio-politiques : « Je rêve pour vous d'un engagement, un engagement social, politique, qui vous apprendrait peu à peu à mépriser et votre ministère, et votre apparent confort bourgeois » (Camet, 2002 :132-133).

Ainsi une idéologie révolutionnaire émerge et simultanément une dynamique épistolaire. La lettre glisse d'un idéalisme narcissique vers une parole engageante, le

"je" épistolier s'insère plus facilement dans un "nous" plus grand : « Il m'est plus facile de me couler dans ce "nous" que de raisonner en fonction de moi » (Camet, 2002 :193).

Un chemin en sens inverse s'accomplit alors, témoignant d'une conscience élargie : le sujet veut donner accès à la formation d'une pensée critique, à la construction d'une puissance d'agir et ne veut pas demeurer dans la passivité : « il faut trouver, il faut trouver la politique de demain ! Il nous faut aujourd'hui une pensée neuve de la lutte, [...] qui entraîne dans son sillage les peuples du monde [...] » (Camet, 2002 :152).

En effet, cette capacité de passer d'une locution singulière à une locution plurielle constitue déjà la mise en place d'une perspective multiréférentielle. De la première à la dernière page, toutes les lettres s'ouvrent par un lieu et une date non reconnus : « À P..., le... ». Nous pouvons ainsi déceler une esthétique de la litote. C'est une figure de style qui consiste à en dire moins pour laisser entendre plus. Ce cadre spatio-temporel inaccessible ouvre un espace vaste à l'imagination du lecteur et le rend plus actif. Précisons encore que les lettres sont écrites de différents lieux dont seule la première lettre est prononcée : « À M..., À M-B..., À F..., À D ... », couvrant ainsi un large territoire ouvert à tous les horizons, voire une révélation accessible à tous les êtres humains. Peu importe l'endroit, l'épistolière est mue par la volonté de lutter, de changer et de s'échanger, balayant toute distance qui jetterait son ombre sur l'évidence des faits, laissant ainsi pénétrer en elle une parole du soulèvement et de la solidarité. À cet égard,

les phrases suivantes définissent à merveille l'engagement de l'épistolière :

« Parmi l'extraordinaire éventail des pays et des royaumes nous n'en avons élu qu'un seul, l'ultime peut-être à nous offrir une sorte de correspondance entre la politique mise en œuvre par l'état, et la politique telle que nous voudrions la mettre en œuvre. Nous ne partons pas à l'aventure mais à la recherche de ressemblances et d'affinités. Là-bas, le simple fait d'être citoyen constituera déjà une activité de résistance. Le militantisme sera le fait de vivre tous les jours » (Camet, 2002 :191).

Aborder le politique par le biais de la correspondance, c'est faire primer les confidences intimes sur les grands faits de l'histoire, la monophonie sur la polyphonie. La lettre est ici plurifonctionnelle, elle dispense une leçon d'orthographe et de démocratie, elle incarne à la fois l'expression d'un "moi" individuel (qui crée et fait évoluer le "moi" collectif), le témoignage d'une réalité sexuelle et la relecture d'un contexte sociopolitique contemporain.

4. Conclusion:

Participant donc à une forme moderne de la monodie épistolaire, cette correspondance unilatérale investit l'expression du "je" et l'insère dans un « jeu » plus grand. Accompagnatrice de l'œuvre, l'auteure fusionne le singulier et le collectif, le privé et le politique, le spirituel et le corporel et entretient avec la fiction des rapports complexes, tantôt formatrice d'un disciple imparfait, tantôt révélatrice d'un fantasme sexuel, tantôt actrice d'un mouvement politique. En outre, l'absence de réponse et

le silence du destinataire laissent planer sur son expression une autonomie et une liberté, ses lettres sont dispensées de la contrainte de répondre et lui permettent de franchir les frontières et d'aborder différentes pistes de réflexion.

En effet, ce n'est pas tant à cause d'un destinataire muet que Camet nous offre un bon exemple revisité de roman monodique (avec ses lettres de différentes longueurs, allant d'un seul mot à plusieurs pages), mais principalement parce que les composantes et les indices de la situation communicative typique du genre épistolaire y sont quasiment supprimés. On relèvera l'absence des noms propres, notamment celui du destinataire, l'omission de l'encadrement spatio-temporel et de la signature du destinataire. Ainsi la forme des lettres n'est pas conforme au modèle conventionnel de l'écriture épistolaire. À cet effet, il nous paraît judicieux de qualifier cette correspondance de roman fragmenté en lettres plutôt de roman épistolaire.

5. Liste Bibliographique:

CAMET Sylvie (2002), *À l'évidence, vous ne me répondrez pas...*, L'Harmattan, Paris.

DE LA MOTTE Anette (2004), *Une écriture du silence dans la littérature française au vingtième siècle*, Lit Verlag, Münster.

GRASSI Maries Claire (1998), *Lire l'épistolaire*, Dunod, Paris.

HAROCHE-BOUZINAC Geneviève (1995), *L'épistolaire*, Hachette, Paris.

HERMAN Jan (1989), *Le Mensonge romanesque. Paramètres pour l'étude du roman épistolaire en France*, Leuven University Press, Leuven.

KALO Krisztina (2007), Narcisse épistolier : le Je qui s'exprime dans les monologues épistolaires. n°44-45. Synergie. Pologne. <https://gerflint.fr/Base/Pologne4/kalo.pdf> [consulté le 09/04/24]

PULCINELLI-ORLANDI Eni (1996), *Les formes du silence dans le mouvement du sens*, Édition des cendres, Paris.

ROUSSET Jean (1962) *Forme et signification. Essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Corti, Paris.

ROUSSET Jean (1973), *Narcisse romancier, Essai sur la première personne dans le roman*, Corti, Paris.

SCHWEIGER Amélie (1986), *De Flaubert à Sand – Le XIXe siècle à la lettre. Les Cahiers de Fontenay*. n°44-45. E.N.S. Fontenay-aux-Roses.